

## CHAPITRE 1

---

# ENFANCE ET JEUNESSE (1813-1841)

1688 est une date qui, si elle est sujet de fierté en Angleterre, fut lourde de conséquences pour l'Écosse. Elle vit en effet la défaite et l'abdication du roi James II (Jacques II), appartenant à la dynastie écossaise des Stuarts, qui voulait réinstaurer le catholicisme dans une Angleterre majoritairement acquise à la religion protestante. En conséquence, sa fille Mary et son mari William (Guillaume d'Orange) montèrent sur le trône et acceptèrent de signer une « Déclaration de droits » faisant d'eux les premiers monarques constitutionnels du pays. Les Anglais appellent avec fierté cet avènement *the glorious* ou *bloodless revolution* (« glorieuse révolution » ou « révolution sans effusion de sang »), ce dernier terme étant à nuancer si l'on considère les combats meurtriers qui opposèrent les partisans catholiques de Jacques II à l'armée néerlandaise de Guillaume. L'avènement de Guillaume et Mary fut très mal accepté par de nombreux Écossais : Jacques II avait gardé de nombreux partisans restés fidèles aux Stuarts – les *Jacobites* – qui se révoltèrent à plusieurs reprises contre les Anglais. En 1745, le petit-fils de James II, Charles Stuart, surnommé *Bonnie Prince Charlie*, mena un soulèvement pour tenter de rendre le trône à son père. Après une première victoire sur l'armée gouvernementale anglaise, il subit une défaite écrasante à la bataille de Culloden, le 16 avril 1746, mettant ainsi un point final aux espoirs écossais de voir un jour les Stuarts revenir sur le trône.

De nombreux chefs de clan écossais moururent durant ces rébellions ou furent déportés après les combats, ce qui entraîna la fin du système de solidarité sociale existant au sein des clans. La paix revenue, les chefs survivants, transformés en grands propriétaires riches en terre, mais impécunieux, furent à l'origine d'un phénomène qui eut des conséquences graves pour la population écossaise : il s'agit de ce que l'on appelle les *Highland Clearances*, qui chassèrent de leurs terres une grande partie de la population des *Highlands*, les hautes terres écossaises. Influencés par la révolution agricole anglaise, ces propriétaires voulurent rentabiliser leurs terres qui étaient cultivées par des métayers et ne rapportaient pas assez à leurs yeux. Ils importèrent alors d'Angleterre des techniques, jugées plus rentables, d'élevage ovin. Peu à peu, ils convertirent les champs en pâtures, en évinçant leurs paysans qui, dépossédés, furent forcés à l'exil. Une grande vague d'expulsions eut lieu en 1792, tristement connue comme « l'année des moutons » dans les *Highlands*. Afin de laisser la place aux ovins, la population fut déplacée : soit dans des *crofts*, petites parcelles de terre qui se révélèrent trop pauvres pour nourrir ses exploitants, soit dans de petites fermes des régions côtières où, l'agriculture étant impossible, les fermiers étaient censés devenir pêcheurs, soit encore embarquée, en exil forcé, sur des bateaux à destination de la Nouvelle-Écosse, de l'Ontario ou des colonies américaines. C'est dans ce contexte que le grand-père de David Livingstone, Neil, qui était métayer sur la petite île d'Ulva, dans l'archipel des Hébrides, fut chassé de son île.

Comme des milliers d'autres petits fermiers, Neil Livingstone partit pour la ville et se retrouva à Glasgow où il finit par trouver du travail dans une filature de coton qui venait d'ouvrir à Blantyre, à une douzaine de kilomètres au sud-est de la ville dans le comté de Lanarkshire, dans le contexte d'une Grande-Bretagne en pleine révolution industrielle. Il était alors marié et père de cinq garçons, parmi lesquels le futur père de David Livingstone, appelé lui aussi Neil. Vu la pauvreté de la famille, les enfants rejoignirent très jeunes leur père à la filature, mais le jeune Neil se vit offrir la possibilité de devenir apprenti chez un Monsieur Hunter, tailleur de son état. Le travail ne lui plaisait pas vraiment, mais

M. Hunter avait une fille, Mary, qui lui plaisait davantage. Il l'épousa et, après un intermède décevant à Glasgow, le jeune couple revint vivre à Blantyre. Neil renonça vite à son métier de tailleur et trouva un emploi de représentant en thé, mal payé, qui, de plus, l'éloignait souvent de son domicile. C'était un homme très religieux et prosélyte qui mettait ses déplacements à profit pour distribuer des feuillets moralisateurs à ses clients. L'alcool était banni de son domicile où la seule littérature admise était religieuse. Neil avait une conception calviniste de la religion : pour lui, on était – ou pas – choisi, « élu » par Dieu, indépendamment de ses efforts, et le risque de damnation éternelle pesait sur chacun. Ces exigences spirituelles furent lourdes à assumer pour ses enfants et David Livingstone confessa plus tard combien elles avaient été source d'angoisse pour lui pendant toute son adolescence.

#### BLANTYRE : ÉCOLE ET FILATURE

David Livingstone naquit à Blantyre le 19 mars 1813, deuxième de sept enfants, dont deux moururent en bas âge. L'environnement matériel du jeune David et de sa famille était sommaire : ils vivaient dans la promiscuité, sans sanitaires, dans une pièce unique de cinq mètres sur quatre, dotée d'un coin cuisine et de deux coins chambre, un pour les parents et un pour les grands-parents paternels. La nuit, il fallait tirer des paillasses pour les enfants, ce qui ne laissait alors plus d'espace disponible. Le logement se trouvait dans un bâtiment de trois étages qui en abritait vingt-quatre du même acabit. Il avait été construit en 1775 par le propriétaire des usines de filature pour y loger ses ouvriers. On peut comprendre que les grands espaces sauvages aient pu avoir de l'attrait plus tard pour le jeune homme ! Le bâtiment d'origine a été aujourd'hui transformé en un intéressant musée consacré aux voyages et aux accomplissements de son ancien locataire. Seule a été conservée intacte la pièce/logement des Livingstone. Le mobilier par contre a été reconstitué : lorsqu'en 1929, les lieux furent ouverts au public, on demanda à l'entourage de donner des meubles ou objets semblables

à ceux qui devaient s'y trouver afin d'en recréer l'atmosphère. Il est aujourd'hui difficile d'imaginer neuf personnes vivant sans heurts dans cet espace exigu !

Il y avait cependant de bons moments pour le jeune garçon quand le temps lui permettait d'aller jouer dehors avec ses frères et sœurs, ou quand son grand-père paternel leur racontait comment leur bisaïeul « qui se battait du côté de leurs rois ancestraux » avait trouvé la mort à Culloden, sa vaillante *claymore* (grande épée) à la main. Le vieil homme aimait à leur répéter qu'il pouvait remonter six générations en arrière sans jamais rencontrer un seul de leurs ancêtres qui eût démérité et, sur son lit de mort, il dit à ses enfants réunis autour de lui : « Je vous laisse cet unique précepte : soyez toujours honnêtes ». La mère de David prenait parfois le relais pour leur parler de sa lignée à elle, qui appartenait à l'autre camp (qui s'opposait aux Stuarts et au catholicisme) : son arrière-grand-père faisait partie des covenantaires (*Covenanters*), mouvement religieux qui se battait pour promouvoir et développer le presbytérianisme en Écosse. Elle leur racontait comment leur aïeul avait été chassé « à travers les landes et les collines sauvages », poursuivi par des dragons à cheval, avant d'être finalement jeté en prison pour avoir refusé de renoncer à la vraie foi, préférant l'incarcération à la compromission. Quant à son père, il leur lisait quotidiennement la Bible et on raconte qu'à l'âge de neuf ans, le jeune David put réciter en deux soirées les 176 versets du psaume 119, avec seulement deux erreurs !

Neil Livingstone valorisait les études, mais la situation financière de la famille le contraignit à mettre très tôt ses trois fils au travail. David commença dès l'âge de dix ans. Les lois sur le travail des enfants ne furent votées que dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle en Grande-Bretagne et, en 1823, enfants comme adultes travaillaient six jours par semaine, de six heures du matin à huit heures du soir, avec deux coupures : une demi-heure pour le petit-déjeuner et une heure pour le repas de midi qui consistait le plus souvent en un brouet d'avoine. Il y avait une majorité d'enfants dans les filatures car chaque adulte en charge de métiers à tisser était secondé par trois enfants dont le travail consistait à surveiller les fils sur les métiers. Les fils se cassaient fréquemment et il fallait

continuellement les réparer pour éviter que des imperfections, voire des trous, apparaissent dans la trame : les yeux perçants et les doigts agiles des enfants étaient bien adaptés à cette besogne et leur petite taille leur permettait de se glisser sous les métiers pour récupérer les fils rompus chaque fois que c'était nécessaire. On les appelait *piecers*, c'est-à-dire « rapiéceurs », ou « rattleurs ». Le musée de Blantyre indique qu'un enfant pouvait parcourir ainsi près de 30 km par semaine à genoux sous les machines<sup>1</sup>. Non seulement ces enfants travaillaient dur, dans une atmosphère chaude et humide (considérée comme optimale pour l'obtention d'un coton de qualité), mais ils étaient parfois soumis à des châtiments corporels en cas d'inattention ou de négligence : on les frappait avec une lanière de cuir et si, en fin de journée, ils s'endormaient de fatigue, on leur jetait des seaux d'eau froide sur la tête pour les réveiller. On peut comprendre que, la journée de travail terminée, ils n'aient qu'une envie : rentrer chez eux, manger et dormir. Pourtant une petite minorité d'entre eux, dont faisait partie le jeune David, plus résistants ou plus volontaires, n'hésitaient pas à prolonger leur journée en suivant des cours du soir, de 20 et 22 heures, à l'école de la filature, pour apprendre à lire, écrire et compter. Très peu d'enfants arrivaient à un résultat, mais le jeune garçon surprit rapidement ses maîtres. Il faut dire qu'il avait eu l'avantage d'apprendre à lire et à écrire grâce à son père – qui y voyait l'accès aux livres saints –, ce qui lui permit, dès sa première année de cours, de se mettre au latin. Dans son livre *Missionary Travels and Researches in South Africa*, il raconte comment, avec le peu d'argent qu'il pouvait conserver sur le salaire qu'il remettait chaque semaine à sa mère, il achetait des livres classiques qu'il lisait jusqu'à tomber endormi d'épuisement. Il explique aussi qu'il avait conçu un système pour caler ses livres sur un métier à tisser et pouvoir ainsi continuer à étudier tout en le surveillant ! Même ses dimanches étaient studieux : dès l'adolescence, après les longues pratiques religieuses imposées par

---

1. Tout près de Blantyre, le village musée de New Lanark, installé dans les célèbres filatures de l'industriel philanthrope Robert Owen (et classé au patrimoine mondial de l'Unesco), a réalisé un film qui reconstitue le travail de ses enfants dans les filatures et donne une juste idée de la pénibilité de leur tâche.

le père, il cessa d'aller jouer avec ses frères ou ses camarades et partait parcourir la campagne environnante pour étudier la nature et « ramasser des simples<sup>1</sup> ». Il s'efforçait ensuite d'identifier les spécimens de flore rapportés, à l'aide d'un livre de botanique qu'il avait acheté. Il raconte aussi une anecdote révélatrice d'un esprit curieux et observateur : une de ses explorations le conduisit dans une carrière de calcaire où il découvrit des coquillages incrustés dans la roche carbonifère. Il demanda alors à un carrier qui se trouvait là : « Comment ces coquillages ont-ils pu arriver dans la roche ? » et le carrier lui répondit : « Quand Dieu a fait les roches, il a aussi fait les coquillages qui se trouvent dedans », réponse qui le laissa insatisfait.

On voit déjà apparaître chez cet enfant studieux et solitaire certains traits de sa personnalité adulte, son goût pour la nature et la solitude, sa maladresse dans ses rapports avec ses semblables. Il aurait pu faire siens ces mots d'un autre célèbre médecin/missionnaire protestant, Albert Schweitzer ; « Je n'ai jamais connu la véritable joie de vivre si naturelle à la jeunesse ». De ses dures années de travail à la filature, David Livingstone nous dit qu'il garda toujours la capacité de pouvoir se concentrer malgré le bruit ambiant et « de pouvoir lire et écrire en toute quiétude au milieu des jeux des enfants ou près des danses et des chants des sauvages ». Le contexte écossais le marqua aussi durablement : outre son fort accent qu'il conserva toute sa vie, la littérature et les paysages de son pays de naissance faisaient partie intrinsèque de son identité. Les deux citations qu'il mit en exergue de son premier livre sont tirées l'une d'un roman de Walter Scott et l'autre d'un poème du chanteur national écossais Robert Burns, alors que l'usage était plutôt de citer Shakespeare ou des auteurs antiques. Et, lorsque plus tard il décrivit des paysages africains, il ne put s'empêcher de faire régulièrement des comparaisons avec son Écosse natale.

---

1. Herbes médicinales qui faisaient partie de la pharmacopée depuis le Moyen Âge.

## CONTEXTE POLITIQUE ET RELIGIEUX

Nous avons vu que son adolescence fut troublée par les menaces de damnation éternelle que faisait planer sur le foyer le presbytérianisme strict de son père. Heureusement le « Réveil » religieux, qui avait commencé en Europe du Nord depuis quelques années déjà, atteignit l'Écosse dans les années 1830, à un moment où la pesanteur et l'immobilisme de l'Église presbytérienne écossaise étaient contestés. David, grâce à ses lectures, était prêt à accueillir ces idées religieuses nouvelles, contrairement à son père qui adhérait strictement à la tradition. Cependant tout changea en 1832 quand un jeune prédicateur canadien libéral, Henry Wilkes, arriva dans le pays. Wilkes était congrégationniste et, contrairement aux calvinistes, admettait la possibilité de salut pour tous. Neil Livingstone se laissa persuader d'aller l'écouter dans l'église indépendante de Hamilton, près de Blantyre. Il en revint transformé et désormais plus apte à partager avec son fils cette vision nouvelle qui libérait l'homme du carcan de la prédestination. Son adhésion à une église convertie aux idées du Réveil eut plusieurs conséquences positives pour son fils : David fut heureux de pouvoir se rapprocher de son père et se sentit délivré de ses angoisses passées ; la fréquentation de cette église le mit en contact avec des gens plus éduqués, plus ouverts sur le monde, venant de milieux plus favorisés. La plupart soutenaient le mouvement anti-esclavagiste très actif dans tout le pays, plusieurs militaient activement dans ce sens et tous se réjouirent quand, en 1833, fut proclamée l'abolition de l'esclavage. Enfin, le Réveil mettait l'accent sur l'importance des missions étrangères et encourageait les vocations dans ce domaine, et cet appel à l'ailleurs attirait le jeune homme.

Ces années de fin d'adolescence portaient donc en germe des éléments qui allaient façonner son destin. Pourtant, à vingt et un ans, trois ans après avoir été élevé au rang mieux rémunéré de *spinner* (tisserand), il travaillait toujours à la filature. Il aurait souhaité étudier la médecine, mais son père n'était prêt à accepter qu'il fasse des études qu'à condition qu'elles eussent une finalité religieuse. La situation semblait donc dans l'impasse jusqu'à ce jour de 1834 où son père rapporta de son église un

feuille, un tract pourrait-on dire, écrit par un missionnaire néerlandais, Karl Gutzlaff, exhortant les Britanniques à envoyer des missionnaires en Chine où il se trouvait, et qui, disait-il, offrait un immense champ potentiel de mission. Un point du tract fut essentiel : il était dit qu'une formation médicale pour un missionnaire constituait un avantage d'importance car celui qui guérit suscite la reconnaissance de celui qu'il a guéri et il est de ce fait plus à même de susciter des conversions. Cela convainquit Neil que science et religion pouvaient interagir pour l'amélioration de l'âme et il accepta que son fils suivît sa vocation. David commença dès lors à rêver à une vie missionnaire en Chine, loin des oppressantes filatures.

Cependant les difficultés ne faisaient que commencer. S'inscrire à l'université n'était pas chose aisée pour quelqu'un venant de la classe ouvrière. Le premier obstacle fut rapidement levé : si, pour y être admis à cette époque, les exigences intellectuelles n'étaient pas très élevées, il y avait un prérequis incontournable, la maîtrise du latin que possédait heureusement le jeune homme. Il avait aussi des connaissances en mathématiques, en botanique et, grâce à son père, en théologie. Restaient les aspects financiers : l'inscription par semestre s'élevait à 12 £, somme considérable pour quelqu'un qui gagnait 4 shillings par semaine. Une livre valant 12 shillings, le coût d'un semestre correspondait à 36 semaines de travail, sans compter les dépenses de logement et de nourriture. David travailla donc pendant un an et demi pour réunir l'argent nécessaire et, à l'automne 1836, il fut enfin à même d'entamer sa première année à la faculté de médecine de Glasgow. Il avait 23 ans et était certainement le seul étudiant accédant à ce niveau d'études après treize ans passés à travailler dans une filature.

Il restait encore quelques problèmes matériels à régler : seule une douzaine de kilomètres séparaient Blantyre de Glasgow mais, sans moyen de locomotion, il n'était pas envisageable de rentrer le soir dans sa famille. Il fallait donc trouver un logement sur place à un prix raisonnable. C'est ainsi que par une rude journée de fin d'automne, David et son père partirent à pied pour Glasgow. Il avait abondamment neigé et il leur fallut près de quatre heures pour atteindre la grande ville.